

ARTS

N GAUTHIER

La Biennale de Paris

Dès le seuil, une vaste inscription (vingt mètres de large sur huit de haut), nous renseigne sans ambages sur l'esprit de la manifestation : « Je vous construirai une ville avec les loques, moi ! sans plan et sans ciment, un édifice que vous ne détruirez pas et qu'une espèce d'évidence écumante soutiendra et gonflera, qui viendra vous braire au nez et au nez gelé de tous vos parthénons, vos arts arabes, et de vos mings. »

C'est parfait de confiance excessive en soi-même. C'est jeune et par conséquent sympathique. Nous avons tous espéré, à vingt ans, reconstruire le tout et le détail sur des bases nouvelles. Et nous en avons même été certains, avant de buter sur des réalités qui nous ont appris à mieux mesurer nos termes pour exprimer de plus raisonnables espérances.

Considérée sous cet angle, la Biennale s'accorde avec la tradition millénaire qui veut que les adolescents mal éduqués méprisent les morts qui depuis la préhistoire ont fait la civilisation, de la Vénus de Brassempouy à la « Victoire de Samothrace » et à l'Olympia d'Edouard Manet.

Quand on s' imagine posséder à jamais la vie et l'avenir, il est explicable que l'on tienne pour dérisoires les œuvres du passé : « Vous allez voir, enfin, ce que vous allez voir ! » Et puis hélas, le plus souvent, ce n'est rien ou c'est peu de chose.

Mais n'importe ! Il faut croire.

Les apprentis de la Biennale — de vingt à trente-cinq ans — ont raison au moins sur ce point-là. Plusieurs d'entre eux passeront maîtres, mais non sans avoir consenti, au préalable, à mettre un peu d'eau dans leur vin. C'est arrivé aux Fauves et aux Cubistes. Ça leur arrivera aussi.

Il est normal, en attendant, que la Biennale soit un vaste concours international (soixante pays représentés) d'outrances en tous genres. Les uns s'y livrent, à ces outrances, avec quelque talent ; les autres, et c'est le plus grand nombre, non sans évidente médiocrité. Quant à prétendre trouver, dans la botte de foin, l'aiguille du génie, mieux vaut y renoncer, non par crainte de se tromper mais parce qu'il serait surhumain d'y réussir.

Composée en majeure partie d'artistes étrangers résidant à Paris, la section française, qui occupe le rez-de-chaussée du Palais de New York, ne semble pas très différente de la japonaise ou de l'uruguayenne, dans les étages supérieurs. On remarque partout le même souci de ne pas représenter, par la peinture, la sculpture ou la gravure, le réel tel qu'il nous apparaît quand nous consentons à le regarder sans parti-pris.

Si vous persistez à penser que les arts plastiques doivent être pratiqués pour plaire aux yeux, c'est que vous êtes tristement vieux jeu. Il convient au contraire de vous efforcer d'admettre que le beau véritable est précisément ce qui, au premier abord, choque le bon sens et contrarie vos « habitudes visuelles ».

Il en va d'ailleurs de même pour le mobilier et l'architecture. On exposait récemment, à Paris, un « studio meublé », par six artistes « d'avant-garde ». La question ayant été posée de savoir si ce studio serait aisément habitable, il fut froidement répondu que tel n'était pas l'objectif visé. En d'autres termes, votre soulier n'a pas été fait pour vous chausser mais pour fournir à votre bottier l'occasion de démontrer la splendeur de ses capacités inventives.

N'allons pas, surtout, nous fâcher. Il faut bien, comme on dit, que jeunesse se passe. Le seul inconvénient, c'est que les frais de cette foire aux excentricités, patronnée et subventionnée par le ministère de la Culture, les Affaires étrangères, la Ville de Paris et le Conseil général de la Seine, sont payés avec l'argent du contribuable.

Natalino Andolfatto
Guerrier.

